



■ SOCIÉTÉ

# Harcèlement de rue: une Messine a mené l'enquête

Sur les 300 étudiantes messines interrogées par Pauline Péliissier pour son master 1 de sociologie, 87 % disent avoir été victimes de « harcèlement de rue ». Un travail primé le 14 juin par l'Observatoire national de la vie étudiante.

Ce soir, Pauline Péliissier ne sera pas seule dans les rues de Metz. Sur la base du volontariat, une dizaine de femmes, tous âges confondus, l'accompagneront dans sa « balade exploratoire » qui partira du Fonds régional d'art contemporain de Lorraine, partenaire de l'opération, pour aller vers l'île du Saulcy.

« Il ne s'agit pas de lâcher une femme seule en short dans une rue et d'attendre qu'elle revienne nous raconter ce qui lui est arrivé », prévient l'étudiante en master 2 de sociologie à l'Université de Lorraine, « mais de faire marcher des femmes sur des lieux où elles se sentent en insécurité, de regarder ces lieux et de se demander ce qui ne va pas ».

Il y a moins d'un an, l'étudiante rédigeait, dans le cadre de son master 1, un mémoire intitulé *Les étudiantes messines et le harcèlement de rue: contribution d'une sociologie des rapports de genre dans l'espace public*.

Un travail universitaire qui, le 14 juin, a reçu le troisième prix ex aequo de l'Observatoire national de la vie étudiante, à Paris.

## 83,4 % sont sifflées

« Je me suis inscrite dans tous les groupes Facebook de l'Université à Metz, soit environ 80, et j'ai mis en ligne mon questionnaire. En deux jours, j'avais 300 réponses dont 90 % d'étudiantes âgées de 18 à 24 ans », explique Pauline Péliissier.

Sur ces 300 jeunes femmes qui lui ont répondu, 87 % disent avoir été victimes de harcèlement de rue.

« Elles ont été, c'est selon, sifflées, insultées de façon sexiste – on leur a fait une remarque sur



Parmi les lieux jugés comme problématiques par les étudiantes interrogées, le campus universitaire. Photo Gilles WIRTZ

leur physique ou leur démarche – ou on leur a demandé un rendez-vous. Certaines parlent d'attouchements, comme des frottements dans les transports en commun », détaille l'étudiante.

Selon cette enquête, le harcèlement le plus répandu est le sifflement, à 83,4 %.

## Des stratégies d'évitement

Au-delà des chiffres, Pauline Péliissier a cherché à savoir comment ces étudiantes réagissent au harcèlement et découvrent qu'elles mettaient en place

des « stratégies » d'évitement.

« Elles se garent au plus près du lieu où elles se rendent, elles roulent à vélo ce qui laisse moins le temps d'être accostée, elles évitent le conflit en baissant les yeux, en ne répondant pas ou en changeant de trottoir, elles téléphonent ou mettent des écouteurs, parfois même sans musique », égrène la chercheuse.

« Certaines disent qu'elles ne rentrent jamais seules ou évitent les déplacements le soir », poursuit-elle, faisant état de « stratégies intégrées et banalisées ». « Elles n'ont pas conscience que ce n'est pas normal. »

## Les abords de l'université et la gare

Interrogées sur les lieux où il y a un souci de harcèlement, les étudiantes messines citent de façon massive les abords de l'université et la gare mais aussi la place de la République et la rue du Pont-des-Morts.

« Dans cette rue, certaines parlent d'un barrage avec des péages d'hommes », rapporte Pauline Péliissier qui révèle que ces lieux sont de nouveau cités dans les 800 questionnaires qu'elle a adressés, cette année, à des femmes de tous âges.

« Dans le cadre de mon mas-

ter 2, j'effectue jusqu'au 29 juillet un stage de six mois au pôle tranquillité, vie publique de la Ville de Metz où je travaille sur le sentiment d'insécurité des femmes. »

Un travail qu'elle présentera le 31 août à l'Université de Lorraine avant, espère-t-elle, une restitution publique. « Je n'ai pas la prétention d'apporter des solutions mais d'éveiller les consciences en en parlant. Les femmes doivent se réapproprier la rue. » La balade exploratoire prévue ce soir est un moyen d'y parvenir.

Gaël CALVEZ.